

## ARMAND MATTELART

### REPERES BIOGRAPHIQUES

Armand Mattelart est né en 1936 à Jodoigne, en Belgique, une commune du Brabant Wallon, aujourd'hui située non loin de la cité universitaire de Louvain-la-Neuve. Dans sa prime jeunesse, il assiste à l'occupation allemande, puis à la libération de son pays par les forces alliées en 1944. À l'évidence, son intérêt pour les questions militaires, l'histoire de la résistance et les ouvrages de géostratégie, n'est nullement étranger à ce vécu d'enfant du conflit<sup>1</sup>.

Faute d'un lycée tout près du foyer familial, ses parents l'inscrivent à l'internat du Collège St-Vincent à Soignies. Pensionnaire pendant huit ans, de septembre 1946 à juillet 1954, il y termine d'abord ses deux dernières années du primaire, débutées dans un école du bourg où sa famille résidait et tenue par les sœurs françaises de la congrégation de la Providence, puis il y complète ses études secondaires dans la section des Humanités gréco-latines. Une grande partie des collèges du secondaire relève alors des diocèses et donc des prêtres séculiers, ou de congrégations religieuses comme les jésuites ou les bénédictins. Ces années d'internat constituent une première rupture avec son milieu d'origine. Il construit donc très tôt son autonomie et consolide son désir de l'ailleurs, sans qu'il entretienne pour autant de relations conflictuelles avec ses parents, ceux-ci ayant toujours fait preuve de tolérance par rapport à ses déterminations personnelles.

Sitôt engagé dans le mouvement du scoutisme et de l'action catholique, il est confronté à la pénurie qui sévit en Belgique, dans une Europe aux prises avec la difficile reconstruction de l'après-guerre. L'idéalisme porte ces mouvements de jeunesse. C'est là qu'il fait l'expérience de la solidarité et qu'il acquiert une certaine forme de conscience sociale et de sensibilité à la misère du monde. Le redressement économique européen va en effet s'échelonner sur plus d'une dizaine d'années, marquées par la grande pauvreté et l'exclusion sociale. Cette réalité a déterminé l'orientation sociale du scoutisme tel qu'Armand Mattelart l'a connu et pratiqué. N'est-ce pas à cette même période que, dans plusieurs pays occidentaux, l'action catholique tend à se laïciser et à sortir des frontières nationales ? Le philosophe italien Antonio Gramsci disait avec raison, dans les années 1930, que le type de formations ou réseaux internationaux issus par exemple de la religion constituait en fait de véritables *intellectuels organiques* à projection internationale et qu'ils servaient de passerelles dans la circulation des idées et des idéologies. Le scoutisme faisait assurément partie de ces réseaux-là. Par ailleurs, à l'occasion de la venue à son collège de missionnaires de différentes congrégations ou de conférenciers engagés dans des projets d'aide et d'assistance à l'étranger, il se familiarise avec la cause humanitaire et la découverte de ce que l'on nomme, déjà à l'époque, le sous-développement. De là, naît aussi un goût plus marqué pour les voyages qu'il fait ensuite partout en Europe et au Moyen Orient, alimentant ainsi son « imaginaire voyageur ». Cette période sert en quelque sorte d'antichambre à une forme d'engagement humaniste qui, chez lui, s'opère par la conjonction entre la matrice de pensée propre au projet des Humanités gréco-latines, la rencontre avec des maîtres tolérants en avance sur l'*aggiornamento* de la pensée sociale de l'Église et un mouvement de jeunesse ouvert sur les problèmes du monde, lieu d'apprentissage de l'idée de responsabilité sociale.

---

<sup>1</sup> Pour un retour plus exhaustif sur la trajectoire personnelle et intellectuelle d'Armand Mattelart, cf. *Pour un regard-monde. Entretiens avec Michel Sénécals* (Paris, La Découverte, 2010). La plupart des éléments biographiques présentés ici sont tirés et résumés de cet ouvrage.

Un enseignant, l'abbé Henry Bertrand, fut plus particulièrement une figure d'influence, d'abord en tant que professeur titulaire en quatrième, mais surtout à titre d'aumônier de la troupe des éclaireurs du collège à laquelle Armand Mattelart participe activement. Il lui fait découvrir un horizon insoupçonné à travers ses cours sur la littérature et lui fait aimer Éluard, Rimbaud, Péguy ou Saint-Exupéry. Ce prêtre marque tellement sa génération, que beaucoup se disent que l'issue naturelle pour se consacrer à cette vision généreuse de l'engagement, serait de passer par la prêtrise. Une voie que plusieurs collégiens empruntent avant de la quitter pour d'autres horizons laïcs. À sa sortie du collège, ayant baigné dans un tel bouillon de culture d'engagement informé par le christianisme social, Armand Mattelart est également attiré par les ordres missionnaires.

Il choisit de tenter l'expérience avec les Fraternités Charles de Foucauld aussi appelées Petits Frères de Jésus. Il intègre, en 1956, une première fraternité ouvrière, située dans un quartier populaire de la commune de Couillet, près de Charleroi, une région jadis connue pour ses aciéries et ses charbonnages. La règle des Fraternités est de témoigner par leur seule présence dans leurs milieux d'accueil. Aucune terre de mission, mais, partout « mêlées à la vie du monde », au « cœur des masses », selon leurs propres termes. Les trois ou quatre frères, guère plus en général, qui composent chacune de ces communautés, vivent leur apostolat en travaillant comme ouvrier, mineur, paysan, ou pêcheur. Et, hors de leur travail, immergés dans le lieu où ils habitent, ils prient dans la chapelle de fortune qu'abrite la fraternité. Ils incarnent une nouvelle forme de vie contemplative. Mattelart est embauché comme manœuvre dans une aciérie et ensuite dans le bâtiment. Puis, il rejoint pendant quelques mois en Bretagne, dans une autre communauté de la même confrérie dans les Côtes-du-Nord (rebaptisées depuis Côtes-d'Armor), sur l'île de Saint-Gildas. Toutefois, en dépit du fait que le travail manuel le passionne, il se rend vite à l'évidence qu'il n'a pas la vocation d'un contemplatif et il quitte la communauté sans pour autant renier les principes et les valeurs qui l'animent. Nous sommes en 1956, il a alors vingt ans.

De retour en Belgique, il passe une année aux Facultés de Notre-Dame de la Paix de Namur, tenues par les jésuites. C'est d'ailleurs dans les rues de cette ville qu'en novembre 1956, à l'appel de la Jeunesse étudiante catholique (JEC), il défile en protestation contre l'écrasement du soulèvement de Budapest par les chars soviétiques. Il entame ensuite ses trois dernières années universitaires à la Faculté de droit de l'Université catholique de Louvain, où il obtient son doctorat en juillet 1960, l'année même où le Congo, colonie belge, acquiert son indépendance.

Sa confrontation à des secteurs plus laïcs le conduira, au fil du temps, à prendre ses distances avec ses années passées dans une culture religieuse et les réseaux du christianisme social : un processus de laïcisation indissociable de l'élargissement de sa conscience politique et de sa radicalisation. La période qui s'amorce avec les années 1960 est sur ce point déterminante et constitue en quelque sorte un nouveau moment charnière dans son parcours. C'est ainsi qu'en septembre 1960, il se dirige vers Paris, halte décisive tant pour l'orientation de sa trajectoire intellectuelle que de sa vie personnelle. Il cherche alors un enseignement qui va non seulement élargir ses horizons théoriques, mais lui donner également un outil de travail favorisant son insertion dans des programmes de coopération internationale avec les pays en voie de développement. Il s'inscrit à l'Institut de démographie (IDUP) de l'Université de Paris (Panthéon-Sorbonne), récemment mis en place sous l'impulsion d'Alfred Sauvy (1898-1990), celui-là même qui avait lancé en 1952 la notion de « Tiers-Monde », en référence au « tiers-état », ces sans voix de l'Ancien régime. Ses études de démographie lui permettent de vivre deux ans dans un milieu où, naturellement, la perspective mondiale constitue un horizon commun. Au travers des questions de population et des problèmes du développement et du sous-développement, il approfondit cette conscience de ce que sont les rapports inégaux. Cette formation représente aussi pour lui une première expérience de la pluridisciplinarité, puisque ses pairs sont issus de formations variées, de la sociologie à la médecine. Un apprentissage au

croisement de regards pluriels qui le prépare au changement de cap disciplinaire, ainsi qu'à la nécessité de la pluridisciplinarité des problématiques qu'il abordera plus tard, en relation avec le champ de l'information et de la communication. L'IDUP et la Cité universitaire internationale où il habite, l'acculturent au cosmopolitisme, car plus du tiers des étudiants de sa cohorte viennent de pays étrangers (Iran, Pakistan, Gabon, Cambodge, Amérique latine), et certains des enseignants ont déjà une forte expérience de l'étranger, insérés qu'ils sont au sein des réseaux universitaires internationaux. Il rentre ainsi en contact avec des étudiants de divers pays d'Amérique latine avec lesquels il fait d'ailleurs son apprentissage de la langue espagnole. Ceux-ci le connecteront à des réseaux qui l'aideront par la suite à prospecter auprès d'universités latino-américaines pour y trouver un point de chute professionnel. Orienté dans ses choix par ses amis et collègues d'Amérique latine, de l'Institut comme de la Cité universitaire qui l'informent sur les structures universitaires de leur pays, ainsi que par la lecture de l'ouvrage du brésilien Josué de Castro, médecin, à la fois géographe et anthropologue, intitulé *Géopolitique de la faim* (un livre paru en 1951 sur les inégalités criantes, leurs causes et conséquences au niveau de la planète), il se décide de partir pour l'Amérique latine. Aussi, produit-il une première sélection des centres d'études supérieurs et des pays susceptibles de considérer sa candidature à un poste existant ou à créer de démographe. Entre novembre 1961 et janvier 1962, il envoie plus d'une vingtaine de lettres accompagnées de son CV auprès d'universités dont il dresse la liste à partir du guide des « études à l'étranger » publié par l'UNESCO.

Lors d'un repas dominical au Foyer catholique de la Cité, il fait, en avril 1962, la connaissance de Michèle Henry, qui deviendra sa compagne de vie et sa complice intellectuelle. Ils se marieront un an plus tard. Moins marquée que lui par une éducation religieuse, elle participe des valeurs républicaines et laïques fondatrices du système scolaire français et d'une culture politique qui motive le mouvement étudiant en faveur de l'émancipation de l'Algérie dont le sort mobilise et divise alors la France. Elle jouera en quelque sorte le rôle de passeur dans la construction de sa conscience politique. À la suite de ses lettres de candidature, il reçoit finalement trois propositions. La toute première de la faculté de droit et d'économie de l'université catholique d'Équateur, à Quito. La seconde, de la faculté de sciences politiques de l'université catholique de Rio de Janeiro. La troisième, de l'université catholique de Bogota. Les trois institutions ont en commun d'être dirigées par des Jésuites. Une quatrième offre, de l'université catholique du Chili, à Santiago, lui parvient plus tardivement par l'entremise de François Houtart<sup>2</sup>. Une école de sociologie vient alors de se mettre en place et son directeur, Roger Vekemans (1921-2007), un jésuite de nationalité belge établi dans ce pays dans les années 1950, et dit-on éminence grise du Parti démocrate chrétien chilien, cherche alors un démographe pour compléter l'équipe d'enseignants-chercheurs où travaillent déjà quatre sociologues, eux aussi issus de l'université de Louvain. Ce sont des années durant lesquelles l'internationalisation de la sociologie et la promotion des sciences sociales sont au rang des priorités de certains cercles catholiques en Amérique Latine, spécialement les jésuites, ordre international par excellence. Ainsi est-ce pourquoi, ce sont les universités catholiques qui montrent le plus d'intérêts à engager les peu nombreux démographes de formation.

Ayant pris conseil auprès de François Houtart et du géographe Pierre Monbeig (1908-1987)<sup>3</sup> d'après qui le Chili est un pays politiquement stable, Armand Mattelart en vient à la conclusion que la proposition de l'université catholique du Chili, à Santiago s'avère être la plus intéressante.

---

<sup>2</sup> François Houtart sera reconnu plus tard pour son engagement dans le mouvement altermondialiste durant les années 1990, à titre de cofondateur du Forum social mondial de Porto Alegre.

<sup>3</sup> Le géographe Pierre Monbeig avait fondé, en 1957, l'Institut des hautes études de l'Amérique latine de la Sorbonne et fait partie dans les années 1930 de la mission universitaire française au Brésil pour la mise en place de la faculté de philosophie, sciences et lettres de l'université de Sao Paulo, avec des gens comme Claude Lévi-Strauss, Roger Bastide et l'historien Fernand Braudel.

Santiago est en effet une plaque tournante de la recherche en Amérique latine et y sont installés des institutions des Nations unies comme la Commission économique pour l'Amérique latine (CEPAL), ainsi que des centres d'études sociologiques d'envergure internationale. En septembre 1962, engagé en tant que démographe, il débute sa carrière d'enseignant-chercheur à l'Université pontificale catholique du Chili à Santiago. Le contrat que lui propose l'école de sociologie est un poste de *visiting professor* pour une période de trois ans, financé par la fondation Rockefeller.

Mattelart arrive donc au Chili à un moment où le débat sur le déséquilibre entre la croissance de l'économie et celle de la population bat son plein dans les grandes organisations internationales. Les politiques d'assistance du gouvernement des États-Unis ont érigé le contrôle des naissances en enjeu géostratégique. Les stratégies de planification familiale des fondations Ford ou Rockefeller prennent place dans le cadre du projet développementaliste et modernisateur de l'Alliance pour le progrès, mise en œuvre sous l'administration Kennedy pour contrer les potentiels foyers de résistance à l'hégémonie américaine dans le sous-continent, suite à la révolution cubaine de 1959, et à renforcer ses liens avec les bourgeoisies *compradores*. Très tôt, Armand Mattelart est ainsi amené à situer les débats sur l'explosion démographique en mettant à nu les intérêts et les groupes d'intérêts sous-jacents qui s'affrontent autour de la question du contrôle de la population, au moment où les pressions deviennent de plus en plus fortes en faveur d'une assistance technique dans le domaine. C'est alors à l'ordre du jour des discussions de l'Organisation mondiale de la santé (OMS), de la FAO ou encore de l'UNICEF. Dans son ouvrage, *Géopolitique du contrôle des naissances*<sup>4</sup>, Mattelart retrace ainsi comment les politiques démographiques des grandes organisations internationales sont porteuses d'une vision du monde et de son devenir. Et, par delà, il interroge plus spécifiquement les politiques de diffusion et d'innovation comme stratégie de communication.

*De facto*, sur le terrain, ce qui interpelle plus concrètement le jeune démographe, ce sont les stratégies médiatiques mises en place par les experts étatsuniens en vue de persuader les femmes des classes populaires d'utiliser les méthodes contraceptives. Ce qu'il découvre, ce sont aussi les effets de réalité d'une sociologie diffusionniste des innovations qui fraie avec les méthodes du marketing. Cette conception marchande des médias et de la culture de masse est aux antipodes de sa vision encore ancrée dans l'idée de service public. En 1965, c'est en tant que démographe, que Armand Mattelart est, sur la proposition de François Houtart, invité à faire partie d'une Commission créée par le Vatican qui se préoccupe alors de plus en plus, dans le sillage de son *aggiornamento*, des phénomènes démographiques. L'approche rigoriste préconisée par la hiérarchie catholique est cependant bien loin de l'analyse géopolitique du contrôle des naissances qu'il élabore durant cette période.

À la fin de son contrat de *visiting professor*, tout en gardant un enseignement à l'université catholique, Mattelart est engagé comme « expert en développement social » par l'UNDP, le Programme des Nations unies pour le développement et, par la suite, la FAO, et rejoint en tant que tel l'Institut de capacitation et de recherches pour la Réforme agraire (ICIRA), dirigé par l'économiste américain, Solon Barraclough (1922-2002). Il y reste de novembre 1966 jusqu'en septembre 1973. C'est d'ailleurs dans le cadre de cette institution qu'Armand et Michèle Mattelart réalisent ensemble deux études ethnographiques, à caractère inédit pour l'époque, sur la situation et l'image des femmes des classes populaires, dans les zones urbaines et rurales<sup>5</sup>. Cet institut composé de chercheurs étrangers et de leur contrepartie en chercheurs chiliens, accueille entre autres de nombreux Brésiliens, chassés de leur pays lors du coup d'État militaire de 1964 contre

---

<sup>4</sup> Pour les références complètes des ouvrages cités dans cette section, cf. la bibliographie en fin de volume.

<sup>5</sup> Mattelart (Armand), Mattelart (Michèle), *La mujer chilena en una nueva sociedad. Un estudio exploratorio acerca de la situación e imagen de la mujer en Chile*, Santiago du Chili, Editorial del Pacífico, 1968 ; *Juventud Chilena, rebeldía y conformismo*, Santiago de Chile, Editorial Universitaria, 1970.

le président Goulart, dont le pédagogue de l'alphabétisation militante, Paolo Freire.

Son virage des études démographiques vers les études de la communication s'effectue nettement à partir d'une réflexion sur le fonctionnement des médias. On est alors en 1967, en pleine période de mobilisation sur les campus de la planète et de protestations contre la guerre du Vietnam. Les étudiants de la Catholique occupent le siège central de l'université en mai 1967 pour protester contre la gestion autocratique de l'établissement. La première étude d'Armand Mattelart sur les médias porte justement sur le traitement de cet événement, assuré par *El Mercurio*, le journal conservateur le plus influent du Chili, lequel se targue d'être le *Times* de l'Amérique latine. À l'aide des outils de la sémiologie structurale (Barthes, Greimas, etc.) il procède au décryptage de la campagne particulièrement virulente de ce journal contre le mouvement étudiant. Et pour donner une certaine épaisseur à l'analyse textuelle, il déconstruit aussi la structure du groupe de presse auquel le journal appartient ainsi que ses relations avec les grandes agences de presse et les groupes de presse d'autres pays d'Amérique latine et des États-Unis. Cette étude préfigure d'autres recherches qui ont pour contexte les luttes communicationnelles et culturelles se déroulant dans le sous-continent et caractérisant cette période de mise à jour des enjeux de l'internationalisation des systèmes de communication et des industries de la culture, notamment autour de la notion d'*impérialisme culturel*. La recherche sur *El Mercurio*, Armand Mattelart la réalise dans le cadre d'un nouveau centre de recherche qu'il a contribué à mettre en place au sein de l'Université catholique de Santiago du Chili, le *Centro de Estudios de la Realidad Nacional* (CEREN), alors dirigé par Jacques Chonchol, ingénieur agronome responsable de la Réforme agraire sous le gouvernement Frei et futur Ministre de l'Agriculture de Salvador Allende de 1970 à 1972. C'est d'ailleurs au sein du CEREN qu'il inaugure, fin 1967, avec Michèle Mattelart et une réfugiée argentine, Mabel Piccini, un groupe de recherches sur l'idéologie, la culture et la communication de masse<sup>6</sup>. Il est aussi un acteur clef dans la création des *Cuadernos de la Realidad Nacional* qui seront l'organe éditorial du CEREN. Ce centre se développe dans une perspective résolument critique et interdisciplinaire, faisant écho au processus de réflexion, enclenché plus particulièrement dans la mouvance de la mobilisation étudiante et de la réforme universitaire entre 1967 et 1969.

L'élection du président Allende va changer la donne. Durant les trois années de l'Unité populaire<sup>7</sup>, entre le 3 novembre 1970 et le 11 septembre 1973, Armand Mattelart participe de près aux projets de réforme des médias et au développement de politiques de communication. Il prend également part aux nombreuses polémiques et controverses que la question médiatique suscite dans les forces de gauche en période de profonde transformation sociale, entre autres à travers les débats entrepris avec les dirigeants du Mouvement de la Gauche révolutionnaire (MIR), parti marxiste hétérodoxe, ou encore avec l'Association nationale des journalistes de gauche<sup>8</sup>. De ce contexte de polarisation sociale et politique émergent ses interrogations sur le rapport entre savoir et pouvoir, entre théorie et pratique. Les enjeux de la communication tels qu'ils se présentent alors supposent l'analyse des stratégies des médias hégémoniques à l'encontre des réformes inaugurées par le gouvernement de l'Unité populaire, la formulation de politiques publiques de communication, la construction de médias en phase avec la constitution d'un pouvoir populaire. C'est aussi là qu'il découvre les impensés de la gauche sur la dimension

---

<sup>6</sup> Mattelart (Armand), Mattelart (Michèle), Piccini (Mabel), *Los medios de comunicación de masas. La ideología de la prensa liberal en Chile*, in *Cuadernos de la realidad nacional*, n° 3, mars 1970.

<sup>7</sup> Rappelons que l'Unité populaire constitue l'alliance entre les partis socialiste et communiste avec les fractions dissidentes de la Démocratie chrétienne et du parti radical.

<sup>8</sup> Mattelart (Armand), « La prensa de izquierda y el poder popular (texto de la charla pronunciada en la Primera Asamblea Nacional de Periodistas de Izquierda, 11 abril de 1971) », *Documentos*. Suplemento de la edición n° 128 de *Punto final*, Santiago du Chili, martes 13 de abril de 1971, pp. 1-7.

communicationnelle des stratégies de changement<sup>9</sup>.

Pour nourrir son questionnement et son approche théorique ancrée dans le matérialisme critique, Mattelart revisite, parmi plusieurs autres, les écrits polémiques de Léon Trotsky sur la vie quotidienne et l'art, de Lénine sur la presse et les réseaux de correspondants ouvriers, d'Anatoli Lunarcharsky sur le théâtre ou d'Alexandra Kollontai sur la libération de la femme, qui l'aident à se positionner sur la question éminemment conflictuelle de la place de l'art, de la culture, de la littérature et de la vie quotidienne dans la pensée marxiste. Ce qui l'intéresse alors, chez ces auteurs, c'est la manière dont ils abordent les tensions entre les intellectuels et les artistes, ainsi que le projet collectif de transition vers le socialisme, étant lui-même partie prenante du débat autour du rapport de ces catégories avec le projet de l'Unité populaire.

Armand Mattelart fonde également la revue *Comunicación y cultura* (1973-1985), d'inspiration gramscienne, avec son ami et collègue argentin, Héctor Schmucler<sup>10</sup>, ainsi qu'avec le Brésilien Hugo Assman, dont le premier numéro paraît en juillet 1973. Il est aussi devenu, entre temps, proche collaborateur d'un certain nombre d'expériences dans le secteur médiatique, dont celle de la maison d'édition nationale du nom de *Quimantú* (« soleil du savoir » en langue mapuche), où il agit en tant que responsable du groupe d'évaluation de la réception des nouvelles publications : magazines d'actualité, revues féminines, revues pour les enfants ou les adolescents, etc. D'ailleurs, c'est en réponse à des demandes sociales formulées au sein de cette structure éditoriale qu'Armand Mattelart et Ariel Dorfman (professeur de littérature latino-américaine à l'Université du Chili et membre de *Quimantú*), publient *Para leer al Pato Donald*. Moins un essai académique qu'un manifeste, ce texte s'inscrit dans la mouvance du processus de transformation sociale chilien et de la nécessité de poursuivre le travail critique sur l'idéologie impérialiste telle qu'elle se présente sous divers formes dans les secteurs de la culture et de la communication. C'est dans le même esprit de résistance et de recherche d'alternatives, qu'à partir d'octobre 1972, date de la grève des camionneurs et point d'orgue de l'offensive générale de l'opposition à l'Unité populaire qui paralyse le pays, il s'intéresse aux nouvelles formes d'organisation de démocratie directe, les « cordons industriels », au sein desquels les travailleurs des usines situées à la ceinture de Santiago créent des organes de presse d'un nouveau genre, essayant de combler le vide laissé par la presse traditionnelle de gauche dans le champ de la bataille idéologique.

Il s'agit d'une période où s'amorce en Amérique latine, la rupture avec la sociologie fonctionnaliste des médias importée des États-Unis et dominante jusqu'alors. Sa contrepartie politique s'exprime dans le refus des stratégies de diffusion des innovations appliquées, non seulement dans les politiques de planification familiale, mais aussi dans réformes agraires ou les plans d'alphabétisation. Au même moment circule une autre vision des rapports internationaux dans le domaine de la culture et de la communication. La priorité va à la construction d'une théorie et d'une pratique critiques ayant pour thèmes l'éducation et les cultures populaires, la lecture idéologique des textes médiatiques, l'analyse des structures de pouvoir, le questionnement du rapport de la communication aux stratégies d'émancipation. Et s'il existe alors une forte « politisation » de la recherche sur la communication en Amérique latine, c'est qu'elle est la résultante des conditions matérielles et sociales d'existence et de production du savoir dans ces sociétés.

---

<sup>9</sup> Discussion que l'on retrouve notamment dans le texte reproduit dans la présente anthologie : « Pour comprendre politiquement les médias », publié originellement dans Mattelart (Armand), *Mass media, idéologies et mouvement révolutionnaire. Chili 1970-1973*, Paris, éditions Anthropos, 1974, pp. 9-19.

<sup>10</sup> Héctor Schmucler fut l'éditeur des ouvrages de Mattelart aux éditions argentines Siglo XXI, notamment le fameux *Para leer al pato Donald*, écrit avec Ariel Dorfman, et dont Schmucler produisit la préface. Ils publieront ensemble *L'Ordinateur et le Tiers-Monde*, Paris, Maspéro, 1983.

Le Chili était devenu durant la période de l'Unité populaire la terre d'accueil de plusieurs réfugiés politiques ayant quitté les régimes militaires qui sévissent en Amérique latine (Brésil, Argentine, etc.), mais aussi l'expérience chilienne de transition démocratique vers le socialisme suscite à l'étranger de nombreux espoirs chez de nombreux chercheurs, militants, journalistes et hommes politiques de gauche. C'est dans ce contexte que Mattelart fait la connaissance de Herbert I. Schiller (1919-2000) et Dallas Smythe (1907-1992), tous deux pionniers de l'économie politique critique<sup>11</sup>, ou encore de Chris Marker (1921-2012), avec qui il sera amené à collaborer plus tard autour du film *La Spirale*.

Après y avoir vécu onze ans et fait le choix définitif d'y rester, Armand Mattelart est expulsé du Chili suite au coup d'État militaire du général Pinochet. Il y sera interdit de séjour pendant 17 ans. En octobre 1973, il revient en France avec sa compagne, Michèle, et ses deux fils, Tristan et Gurvan. Il est alors âgé de 37 ans et il n'a jamais ou presque publié en français. Signe que son véritable milieu d'intervention politique et scientifique était naturellement devenu l'Amérique Latine. Pendant la période comprise entre 1973 et 1983, son intégration au sein de l'institution universitaire française s'avère relativement difficile. Celle-ci ne lui offre un poste stable qu'en 1983. Pendant 10 ans, il doit donc composer avec les quelques rares contrats de maître de conférences associé, d'abord en sciences de l'information et de la communication à l'université de Paris 7, de 1976 à 1979, puis en 1979-1980, en sociologie à Paris 8. Au cours des premières années qui suivent cet exil forcé, Armand Mattelart est toutefois largement sollicité pour collaborer à des publications axées sur l'expérience chilienne, lesquelles font le point ou prolongent la réflexion critique entreprise dans le contexte latino-américain avec lequel il garde un étroit contact. Il publie dans *Les Temps Modernes*, *Politique Hebdo*, *Politique Aujourd'hui*, ou encore dans *Le Monde Diplomatique*, duquel il est resté jusqu'à ce jour un fidèle collaborateur. Parmi les bilans qu'il fait alors du drame chilien, s'en trouve un qui prend la forme d'un long-métrage : *La Spirale* (1976) auquel il consacre près de deux années de recherche, documentaire qu'il coréalise avec Jacqueline Meppiel et Valérie Mayoux, en collaboration avec Chris Marker.

Parallèlement au film, en 1974, Armand Mattelart fait paraître chez Anthropos son premier ouvrage en français sur les médias. Celui-ci est intitulé *Mass média, idéologies et mouvement révolutionnaire* et rassemble des textes précédemment publiés au Chili, auxquels s'ajoutent deux textes rédigés après le coup d'État. Il y analyse, entre autres, les rapports de force dans la lutte idéologique et la polarisation sociopolitique répercutés par le contrôle des moyens de communication de masse. Il revient notamment sur les difficultés voire l'incapacité de la gauche d'envisager un mode alternatif de communication, distinct du modèle de l'*agitprop* ou cohérent avec le schéma de relations verticales à l'intérieur des partis de masse. Deux ans plus tard, il publie chez le même éditeur *Multinationales et systèmes de communication*, toujours en droite ligne des recherches entreprises au Chili. L'ouvrage porte cette fois sur les multinationales et leurs rapports aux industries de la culture et de l'information<sup>12</sup>. C'est une recherche dont l'objet, explique-t-il dans l'avant-propos vise à « préciser les contours de l'offensive idéologique des classes dominantes en cette étape d'accumulation internationale du capital, de saisir la mobilité de ses agents et de déterminer les passations de pouvoir qu'exige la phase actuelle ». Il s'agit d'une étude empirique construite à partir de sources ouvertes et multilingues : de la presse économique aux revues sur l'aérospatial jusqu'aux publications des institutions militaires. À l'occasion de cette publication, Armand Mattelart établit des liens avec des chercheurs de l'université de Grenoble, comme Bernard Miège et de l'Institut national de l'audiovisuel (INA) comme Patrice Flichy, qui

---

<sup>11</sup> À la suite de ce voyage, ils publieront un article : Schiller (Herbert I.), Smythe (Dallas), « Chile : An End to Cultural Colonialism », *Transaction-Society*, vol. 9, n° 5, March, 1972, pp. 35-39 ; 61.

<sup>12</sup> Armand Mattelart avait déjà produit deux ouvrages édités en Amérique Latine sur ce thème. Cf. *Agresión en el espacio, cultura y napalm en la era de los satélites*, Buenos Aires, Siglo XXI, 1972 ; *La cultura como empresa multinacional*, Buenos Aires, Editorial Galerna, 1974 (México, Ediciones Era, 1974).

commencent à s'investir dans l'étude des industries culturelles et à jeter, en France, les bases d'une économie politique critique de la culture et de la communication.

Outre ces interventions sur la réalité chilienne, Armand Mattelart produit également des ouvrages en lien avec sa participation à différentes commissions et groupes de travail institutionnels. À titre d'exemples, en 1978-1979, il accepte, avec Jean-Marie Piemme, un contrat de recherche pour le compte du service audiovisuel du ministère de la Communauté française de Belgique qui, préoccupé par la question des industries culturelles, de la crise du monopole du service public et de la transgression des frontières par des diffuseurs étrangers, demande aux chercheurs d'explorer les conditions d'une politique alternative dans le secteur de l'audiovisuel, en regard de la redéfinition du service public et de l'ouverture de l'espace médiatique aux télévisions communautaires et aux radios libres (*Télévision : enjeux sans frontières. Industries culturelles et politiques de communication*). En 1981, il produit un rapport commandité par le Centre d'études sur les Sociétés transnationales, organisme des Nations-Unies, dans lequel il lui est demandé d'analyser l'impact socioculturel négatif de ces sociétés dans les pays du Tiers-Monde dans la perspective d'imaginer un autre mode de développement possible (*Transnationals and the Third World. The Struggle for Culture*). Puis, la même année, il entreprend une recherche pour le compte du Centre de recherches pour le développement international (CRDI) du Canada, avec Hector Schmucler, notamment sur les politiques d'introduction de l'informatique en Amérique latine (*L'Ordinateur et le tiers monde. L'Amérique latine à l'heure des choix télématiques*). En mars 1982, il se voit également confier par le ministre de la recherche et de la technologie, Jean-Pierre Chevènement, une mission sur le thème « Technologie, culture et communication<sup>13</sup> », qu'il préside avec le sociologue Yves Stourdzé (1947-1986), s'agissant d'évaluer les recherches en ce domaine et, au besoin, de faire des propositions<sup>14</sup>. En 1983, le Ministère de la culture lui confie la responsabilité d'une Mission sur l'espace audiovisuel latin avec pour but d'évaluer la faisabilité de la création d'un espace audiovisuel entre pays de langues latines et les politiques de coopération dans un contexte de plus en plus transnational, et ayant pour fond une réflexion critique sur la notion d'impérialisme culturel et la montée en force de nouveaux acteurs régionaux sur le marché international des programmes télévisuels (*La Culture contre la démocratie ? L'audiovisuel à l'heure transnationale*).

À cela s'ajoutent les écrits qu'il tire des missions effectuées dans les contextes en pleine transformation sociale et politique du Mozambique (*Comunicación y transición al socialismo. El caso Mozambique*) et du Nicaragua (*Communicating in Nicaragua*), ou encore les autres travaux qui prolongent la réflexion amorcée au Chili avec sa compagne Michèle et qu'ils consignent dans l'ouvrage *De l'usage des médias en temps de crise*. C'est au cours de ces mêmes années qu'il s'attèle avec Seth Siegelau<sup>15</sup> (éditeur de la version anglaise de *Para leer al pato Donald*), à la confection d'une anthologie en deux volumes, intitulée *Communication and Class Struggle*. Le premier tome intitulé *Capitalisme et Impérialisme* est consacré à la formation des systèmes de communication hégémoniques (1979) ; le second, *Libération, Socialisme*, porte sur les diverses formes de résistance, de luttes et d'alternatives populaires (1983). Armand Mattelart y pose les bases de son programme de généalogie critique des théories et pratiques fondatrices des problématiques communicationnelles.

---

<sup>13</sup> Mattelart (Armand), Stourdzé (Yves), *Technologie, culture et communication. Rapport au ministre de la recherche et de l'industrie*, Paris, La Documentation française, 1982.

<sup>14</sup> Cf. sur les détails de cette mission : Mattelart (Armand), « Entretien avec Armand Mattelart », propos recueillis par Lancien (Thierry) et Thonon (Marie), *MEI Médiation & Information*, n° 14, Paris, L'Harmattan, 2001, pp. 11-36.

<sup>15</sup> Seth Siegelau (1941-2013), lié aux milieux artistiques new-yorkais et militant contre la guerre du Vietnam et installé à l'époque à Bagnolet, avait commencé à éditer une série d'ouvrages sur la recherche critique dans le champ de la culture et de la communication dont entre autres celui du chercheur grenoblois, Yves de la Haye, avec son livre *Marx and Engels on the means of communication*, Bagnolet/New York, IG/IMMRC, 1980.



Sa trajectoire institutionnelle sinueuse ne l'a cependant pas empêché de maintenir une ligne de problématiques toute personnelle qui, certes, répond à la demande de commanditaires, mais lui permettent également de continuer à penser et à écrire en conservant un regard critique. Fin 1983, après 10 ans de contrats précaires d'enseignement et de recherche, Armand Mattelart devient professeur titulaire en sciences de l'information et de la communication à l'université Rennes 2. Il y prend les fonctions de directeur du Département Infocom et met en place la formation doctorale et le Centre d'études et de recherches sur la communication et l'internationalisation (CERCI). Il reste 14 ans à Rennes avant de rejoindre, en 1997, l'UFR Culture et communication de l'université Paris 8 (Vincennes-Saint-Denis) pour laquelle il inaugure le Centre d'études sur les médias, les technologies et l'internationalisation (CEMTI).

Comptant désormais sur une base institutionnelle pérenne, il poursuit ses réflexions épistémologiques avec Michèle Mattelart. Dans *Penser les médias*, ils abordent le changement de paradigme qu'ils estiment être en train de s'opérer dans le champ des études en communication. Ils s'interrogent ainsi sur les glissements des problématiques communicationnelles du « paradigme du mécanique » vers le « paradigme du fluide », qui se caractérisent par la transition vers la post-linéarité et le réseau, par la valorisation de la subjectivité, de l'intersubjectivité et du retour du sujet, ou encore la focalisation sur les procédures de consommation, les médiations et le pouvoir négocié. Ce changement de paradigme questionne la tendance à ne considérer que les structures, les invariants, les macro-sujets, inclination qui est alors critiquée au profit d'intérêts de connaissance valorisant plutôt la multiplicité des interactions, des transactions, les regards culturalistes, les singularités existentielles et la quotidienneté. Tout en soulignant les avancées que constitue ce tournant épistémologique, les auteurs en pointent l'ambivalence et les nombreuses ambiguïtés, car la question qui est véritablement en jeu est celle du bouleversement du paradigme définissant le changement social lui-même et ses acteurs. Les questions théoriques que les auteurs développent dans *Penser les médias* se prolongent et prennent corps dans *Le Carnaval des images*, en particulier avec l'interrogation des catégories et concepts de dispositif, de culture populaire, d'hégémonie, d'intellectuel organique, etc., tout en retraçant comment une télévision, dépendante dans un premier temps des séries nord-américaines, s'approprie le modèle du *soap opera* initié par les grands réseaux étatsuniens, s'autonomise, crée de nouveaux formats et conquiert des marchés internationaux. Démonstration est aussi faite de la manière que le genre de la *telenovela* associe culture de masse et éléments des cultures populaires et comment s'opère la médiation entre le moderne et le traditionnel, comment se conjuguent le temps long du mélodrame et le temps court de la modernité médiatique.

À partir du mitan des années 1980, Armand Mattelart s'investit autant dans la création et la consolidation de programmes d'enseignement que dans l'élaboration d'un plan de recherche personnel axé sur l'approche généalogique et géopolitique de la *communication-monde*, notion qu'il forge en s'inspirant de l'économie-monde de Fernand Braudel afin de traduire la complexité et l'imbrication des dimensions spatiale et temporelle dans l'analyse de phénomènes communicationnels. Il s'engage ainsi plus intensivement dans l'étude de la genèse et de l'évolution des idées, courants, écoles et concepts mobilisés pour penser la communication. Ce travail généalogique se retrouve dans trois ouvrages : *La Communication-monde*, *L'Invention de la communication* et *Histoire de l'utopie planétaire*. Au constat d'amnésie, il oppose la dialectique de la longue durée apprise de Braudel, réagissant face aux analyses qui avancent que le mouvement vers l'unification mondiale ne remonte à pas plus de deux ou trois décennies. Il ouvre ainsi un champ d'interrogations sur la généalogie non seulement des dispositifs, mais aussi des outils conceptuels qui servent à les rendre intelligibles, ceci afin de retracer la dynamique du système capitaliste, la construction des hégémonies, la formation des inégalités qui se matérialisent également au sein des réseaux de communication. Il poursuit donc les pistes théoriques qu'il a lui-même tracées en début de carrière, constituant un large corpus d'analyses qui autorise

l'exploration de diverses facettes du développement dans le temps et l'espace des systèmes de communication. Conservant cet objectif dans *L'Internationale publicitaire*, il y traite des réseaux d'agences publicitaires en tant qu'un des principaux vecteurs de l'internationalisation des systèmes de communication et de leur rôle d'avant-poste dans la globalisation de l'idéologie néolibérale et la déréglementation des paysages médiatiques des années 1980.

Une autre dimension de sa production scientifique est également à souligner, celle du souci pédagogique qu'il a développé dans une série de publications de synthèse à destination des jeunes générations de chercheurs et de professionnels de la communication : *La publicité, La mondialisation de la communication, Histoire de la société de l'information, Diversité culturelle et mondialisation*, ou encore *Introduction aux Cultural Studies*, avec Erik Neveu, et *Histoire des théories de la communication*, avec Michèle Mattelart.

Armand Mattelart est, depuis 2005, professeur émérite de l'université Paris 8 et continue à fouiller les questions qui l'habitent depuis toujours. Avec *La Globalisation de la surveillance. Aux origines de l'ordre sécuritaire*, ou encore *Le profilage des populations. Du livret ouvrier au cybercontrôle*, non seulement poursuit-il son approche généalogique et géopolitique de l'internationalisation des systèmes de communication au service de la « sécurité nationale » et du « contrôle social », mais il exhume aussi des fragments de ses analyses antérieures sur les géostratégies à l'œuvre dès les années 1960, d'une criante actualité.

Entretiens, est également édité *Pour un regard-monde* qui, adoptant pareillement une démarche généalogique, retrace sa trajectoire intellectuelle et personnelle et revisite dans le même souffle les différents contextes sociaux et géopolitiques qui ont fait ce qu'il est devenu. Au fil d'un long entretien, Armand Mattelart revient sur les prémisses épistémologiques de ses approches successives du champ de la communication, s'expliquant sur ses choix entre des possibles théoriques. Il explicite des aspects relativement peu connus de son propre travail. L'un et l'autre des chapitres constituent en quelque sorte un espace-temps révélant autant les racines de sa conscience politique, l'état des rapports de force internationaux et des mouvements d'idées en action que la matérialité de sa pensée et l'évolution du champ d'études interdisciplinaires sur la culture et la communication.

Dans le contexte actuel de la mondialisation (et des répliques des mouvements altermondialistes), alors que se multiplient les débats sur les enjeux de la communication planétaire et de ses rapports avec l'état de la démocratie, les ouvrages historiques et géopolitiques d'Armand Mattelart, consacrés plus spécialement aux acteurs et stratégies de ce mouvement de fond des sociétés contemporaines, font référence. Surtout que son œuvre, originale, abondante et riche a essaimé depuis longtemps de par le monde et que son enracinement international est attesté par les nombreuses traductions de ses ouvrages, de l'anglais au basque, du chinois à l'arabe. Enfin, lors de toutes sortes d'assemblées, allant des conférences scientifiques aux forums sociaux, il démontre de manière tangible qu'il est possible et même souhaitable de conjuguer dans un même élan histoire et présent, pratique et théorie, local et supranational<sup>16</sup>. Selon lui, il s'agit en définitive du défi que doit relever tout projet de construction d'une histoire culturelle plurielle des modes de production, de circulation et de réception des dispositifs internationaux de communication et d'information.

---

<sup>16</sup> Il fait d'ailleurs partie du « Groupe des dix-neuf », signataires du Manifeste de Porto Alegre de 2005.